

Forum

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **38 (2001)**

Heft 1497

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

La globalisation n'existe pas

Alessandro Baricco est un écrivain italien qui sait raconter les gestes mythiques de personnages hors normes. Cependant, il s'improvise de temps en temps journaliste pour la presse quotidienne. Chroniqueur étourdi et bavard, il s'amuse à ébranler l'évidence des événements. C'est dans le journal *La Repubblica* qu'il a publié récemment une série de quatre articles consacrés à la globalisation où l'auteur se livre à une méthode simple, voire démodée : reconnaître ce qui est vrai et ce qui est faux dans son déploiement triomphal sur le monde.

Baricco passe d'abord en revue les exemples qui semblent attester l'existence de la globalisation. Parmi d'autres, il note celui qui convertit les moines tibétains en utilisateurs acharnés de l'Internet. Exemple dépourvu de toute réalité, cependant, qui est le fruit d'une efficace campagne promotionnelle diffusée par IBM. Et quand les exemples ne sont pas faux, ils débouchent soit sur des conclusions abusives (la libéralisation des marchés alors que le protectionnisme d'Etat est encore monnaie courante), soit leur impact concret est insignifiant (l'influence de certains produits de consommation de masse dans les pays non occidentaux, Coca Cola en Inde, entre autres).

L'argent est tout-puissant

Ensuite, Baricco identifie le responsable à l'origine de la rumeur globalisante : c'est l'argent. C'est lui, génie tout-puissant, qui désigne et façonne les horizons nouveaux (héritiers du Far West nord-américain). Plus vastes et ouverts à son immense appétit ; où l'Internet remplace les réseaux de communication traditionnels. Si autrefois, la guerre déverrouillait les marchés, maintenant l'argent profite de la paix. La globalisation devient un mot-valise merveilleux, un paysage hypothétique (un logo, plus-value spirituelle) jailli de la gourmandise de l'argent qui réclame

L'écrivain Alessandro Baricco s'est mué en journaliste critique, le temps d'une série d'articles sur la globalisation et ses conséquences. Amusé, bavard ou cruel, il essaie d'ébranler l'évidence des événements.

Par Marco Danesi

espaces et mobilité accrus, indispensables à sa circulation.

Régression vers le passé

C'est ici qu'interviennent les mouvements hostiles à la globalisation. En effet, la réflexion de l'écrivain trouve sa source dans les incidents tragiques survenus lors du sommet du G8 de Gênes. Il constate que : a) les chefs d'Etats se réunissent, non pas pour décider quoi que ce soit (ils le font à tout moment sans militariser des villes entières), mais pour s'exhiber en supporters souriants de la globalisation ; b) que les manifestants anti-globalisation, impuissants face aux mécanismes complexes et fuyants qu'ils veulent combattre, se regroupent, défilent et crient pour interrompre le spot publicitaire. Plus profondément, la contestation « no global » dénonce la réduction du jeu économique, voire social et politique, à la seule loi du plus fort. Baricco

l'écrit cruellement sans demi-mesures. Il se souvient également que le 20^e siècle a été le théâtre de luttes acharnées traquant cette dérive. Communisme et Etat providence, deux projets impensables aujourd'hui, véhiculaient l'idée d'un univers évoluant vers des chances équitables de (sur)vie pour tout le monde. Histoire de conjurer une humanité humiliée à la Zola. La libéralisation de tout et de tous, gage de progrès et de bien-être mondialisés, ressemble plutôt à une régression vers une condition humaine honnie.

Le diktat de la globalisation

L'écrivain admet que la globalisation, si elle est réelle et non pas fantasmée, pourrait produire richesse et modernité. En revanche, il ne peut justifier l'oubli distrait de dommages collatéraux que provoque l'emprise de son diktat. Car il s'agit d'imaginer une globalisation morale et civilisée. Enfin débarrassée de la culpabilité d'un passé meilleur, d'un âge d'or toujours invoqué pour en contester les méfaits contemporains. Baricco pense en iconoclaste quand il proclame que « Homère, c'est les Américains ». Car l'histoire de l'Occident est aussi un ensemble de moments restreignant les libertés collectives, réduisant la complexité du monde à travers l'imposition de modèles culturels dominants niant les minorités et les différences. La globalisation selon le G8 est un de ces moments. Malheureusement, ce n'est pas en détruisant des McDonald's ou en regardant obstinément les seuls films français que l'on pourra en échafauder une autre. La globalisation otage des managers, des banquiers et des agences de marketing est un rêve trop mince, contrarié, constipé. Baricco a un autre rêve : celui de rêver ce rêve à la place de ceux qui le monopolisent. ■

Les articles de Alessandro Baricco ont paru dans *La Repubblica* les 20, 23, 26 et 30 octobre 2001.